

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Sihem DEBBABI MISSAOUI

Professeure des universités agrégée de Lettres arabes à la Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités, La Manouba, Tunis. Docteure d'Etat en civilisation médiévale (Monde islamique), elle est membre de l'Académie tunisienne des sciences, des lettres et des arts, Beit al Hikma. Ses recherches sont en anthropologie historique, en anthropologie et sémiotique des textes arabes classiques et en études alimentaires.

Habib

On est le 26 novembre 2025 dans le cadre du programme de recherche “Histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb”. Je vous remercie beaucoup pour cette opportunité de vous rencontrer, de discuter un peu avec vous. Vous êtes Sihem Debbabi Missaoui, membre de l'Académie Beït el-Hikma, l'Académie des sciences, de la littérature et des arts et vous êtes bien sûr professeure d'université à la Manouba.

Sihem

C'est ça. Oui, en fait arabisante.

Habib

Arabisante. Et en littérature arabe.

Sihem

En civilisation, plus spécifiquement en civilisation du monde islamique médiéval.

Habib

Merci encore pour l'accueil. Et c'est vraiment un plaisir parce que je vais vous expliquer dans la conversation comment je suis venu à essayer de vous contacter et de vous rencontrer pour cette occasion. Mais je voudrais vous laisser la parole pour que vous vous présentiez comme vous le souhaitez. Vous êtes qui Madame Debbabi Missaoui ?

Sihem

Je suis une femme tunisienne tout d'abord. Je suis de la génération de l'indépendance puisque je suis née en 1957. Je suis originaire du Sahel, du gouvernorat de Monastir. J'ai fait mes études primaires à l'école place Mendès-France à Mutuelleville et mes études secondaires au lycée de jeunes filles d'Omrane, c'est là où j'ai eu mon bac. J'ai hésité pour mes études universitaires, est-ce que je fais de la sociologie, de l'histoire ou des études de lettres arabes, mais finalement j'ai opté pour les lettres arabes parce que j'ai été baignée dedans. Très très très jeune, j'avais appris la poésie arabe, je lisais des livres sur l'histoire arabe, des romans arabes, etc. Ce monde, cette littérature m'a fascinée, donc j'ai fait une maîtrise d'arabe, mais en même temps j'aime beaucoup la sociologie. Donc j'ai aussi fait un diplôme de sociologie générale, un certificat complémentaire de sociologie générale et un certificat complémentaire de sociologie de la littérature et de l'art.

Après j'ai fait mon certificat d'aptitude à la recherche en linguistique arabe et ensuite j'ai passé l'agrégation de lettres arabes, j'ai postulé sur un poste à la fac et depuis... Ensuite, j'ai fait une thèse d'état sur l'alimentation parce que c'était vraiment un sujet qui me passionnait. D'une part, je suis passionnée de cuisine, d'autre part, je suis passionnée des petites choses ordinaires de la vie. J'aime bien les petites choses ordinaires de la vie qui ont pour moi un sens extraordinaire. Et j'ai découvert aussi la richesse de ce sujet en lisant Claude Lévi-Strauss, "Le cru et le cuit", "L'origine des manières de table" et "Du miel aux cendres". Et je me suis dit, c'est incroyable, nous avons des mines en textes, en sources, sur les boissons, l'alimentation, et personne n'a réfléchi sur ça et j'ai proposé le sujet de thèse d'État au professeur Abdelmejid Charfi, que j'ai eu en tant que prof à l'agrégation. Il a tout de suite accepté, m'a encouragée, étant donné que c'était un sujet inédit que personne n'avait traité avant moi dans le monde arabe, dans cette manière d'aborder le sujet en tant que système alimentaire. Et là, j'ai soutenu cette thèse d'État. Et après, je me suis arrêtée.

Habib

En quelle année la soutenance ?

Sihem

En 2004. Et c'est encore l'ancien régime en Tunisie, parce que la thèse d'État n'existait plus à ce moment-là en France. Mais en Tunisie, on l'a gardée jusqu'à 2004-2005, 2004, je pense que c'était les dernières soutenances. J'ai introduit quand même dans l'enseignement et dans la recherche quelque chose de nouveau dans l'université tunisienne, c'est l'anthropologie des textes en arabe classique. Comment on peut lire un texte d'arabe classique en puisant dans les sciences humaines et sociales, surtout dans la sociologie et l'anthropologie. Et de là, donc, j'ai fait un enseignement parallèle d'anthropologie, mais en CC, et de civilisation arabo-islamique en fondamentale.

Habib

D'accord. On va revenir à tout ça un peu plus dans le détail, mais vous avez prononcé le mot-clé qui explique qu'on soit ici, et c'est l'alimentation. En préparant cette interview c'est le mot qui m'a le plus encouragé, moi je vous connais maintenant par vos travaux depuis quelques années, et c'est le focus sur l'alimentation qui m'a le plus intéressé, on va y revenir. Mais j'ai une difficulté.

Vous êtes historienne, vous êtes anthropologue, vous êtes sociologue, vous êtes arabisante. Vous faites quoi de votre vie, dans votre vie ?

Sihem

Tout d'abord, j'aimerais répondre sur cette question. Hier encore, je discutais avec Faouzia Charfi, et je lui ai dit, je suis hybride dans la mesure où je suis agrégée de lettres arabes, mais en même temps, je suis dans la pluridisciplinarité, dans la transdisciplinarité, voire même dans l'indisciplinarité. Comment voulez-vous qu'on étudie une civilisation sans avoir des connaissances d'abord historiques et des connaissances anthropologiques ou sociologiques ? Comment on pourrait étudier un thème, par exemple, comme les rites, comme le vêtement, comme l'alimentation, comme la sexualité, sans connaître les bases sociologiques et anthropologiques, méthodologiques, qui nous permettent d'étudier un texte qui parle de l'alimentation ou de la sexualité, ou d'un phénomène, parce que c'est un phénomène social total, l'alimentation. Une connaissance sociologique est nécessaire pour pouvoir l'aborder, même dans le passé. Donc je fais de l'anthropologie historique. Qu'est-ce que l'anthropologie historique en fait ? C'est étudier le passé, l'histoire, choisir des thèmes nouveaux, mineurs, qui n'étaient pas considérés par l'histoire classique, et aborder ces thèmes-là par une méthodologie pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales. D'abord, c'est fondamental d'expliquer ceci. Alors, qu'est-ce que je fais en dehors de tout ça ?

Habib

Avec ça, je veux dire !

Sihem

Avec ça, qu'est-ce que je fais avec ça ? Je fais de la recherche. C'était important d'abord pour l'enseignement, pour former mes étudiants. Et Dieu sait que je les ai formés tous les vendredis après-midi en dehors des cours pendant au moins 25 ans en anthropologie, en sociologie, en sémiologie, pour qu'ils puissent faire des recherches.

Habib

Après les cours, ça veut dire sur votre temps libre.

Sihem

Sur mon temps libre, une fois tous les 15 jours. Il y avait donc mes étudiants, quelques collègues, jeunes collègues, assistants et maîtres assistants, qui assistaient à ces formations-là. Des formations sur les basiques de l'anthropologie et de la sociologie.

Habib

Ouvert même à d'autres jeunes étudiants ?

Sihem

Oui, de toute la faculté. Il y avait des historiens, par exemple, qui n'étaient pas au département d'Arabe, qui assistaient à ces formations. Et j'ai introduit quelque chose de nouveau. Ma vision de l'enseignement n'est pas qu'aller en classe, donner un cours et rentrer chez soi. Ma vision aussi de la femme que je suis n'est pas de me montrer ni à la

télé, ni à la radio, ni dans les tribunes. Ça ne m'intéressait pas, tout ça, l'image, je ne suis pas quelqu'un de mondain. Je suis dans mon coin et j'aimais ce rapport direct avec mes jeunes. J'étais dans la transmission, dans l'amour de la transmission et dans l'amour de quelque chose de nouveau, de leur donner les gènes de la pluridisciplinarité. Cette méthode d'étudier les textes comme le poète a dit, l'écrivain a dit, on ne peut plus travailler sur les textes comme ça. Et donc je faisais ça, et je fais de la recherche, j'ai beaucoup écrit, beaucoup écrit et beaucoup dirigé.

Habib

Je sais, on va revenir à ça, mais on va revenir à quelques détails du début.

Sihem

Mais j'ai fait autre chose aussi, pleinement, ma vie de femme et de maman et de fille, j'ai toujours partagé avec ma mère, jusqu'à sa mort, des moments extraordinaires et la cuisine.

Habib

À quel âge vous avez découvert la cuisine ?

Sihem

Je vais vous dire une anecdote. Nous sommes originaires de la région du Monastir, spécifiquement de Khniss. Nous habitions à Tunis, à Mutuelleville, et je suis l'aînée de six frères et sœurs. Et un jour mes parents reçoivent un avis de décès au bled. Donc mon père et ma mère devaient partir au bled. Ce jour-là, l'aide-ménagère était malade, elle n'était pas venue. Alors ma mère m'a dit "bon, je suis obligée de partir avec ton père pour assister à l'enterrement, essaie de te débrouiller pour nourrir tes frères et sœurs". J'avais 12 ans, et elle m'a dit, tu fais une *marqat jilbena*, donc un ragout aux petits pois, parce qu'elle avait préparé, elle, les petits pois, les artichauts et le persil, pour faire ceci. Je lui ai demandé comment faire et elle m'a dit, tu fais comme ça, comme ça, comme ça, comme ça, voici les étapes à suivre. Et j'ai fait mon premier plat à l'âge de 12 ans, c'était justement un ragout aux petits pois, un ragout d'agneau aux petits pois et aux artichauts, accidentellement.

Habib

Il était bon ?

Sihem

Il était bon, il paraît, mes frères et sœurs avaient tout mangé. Et après est née une passion pour la pâtisserie, non pas la cuisine. Mon père était très ouvert sur le monde francophone mais ma mère ne savait faire que la pâtisserie traditionnelle tunisienne. Alors il me découpait les recettes dans les journaux, il était journaliste lui, il était journaliste à la radio, et il me découpait les recettes, comme il faisait la revue de presse entre autres, et toutes les recettes qui lui plaisaient, il me les découpait, il me les amenait à la maison, j'avais peut-être 14-15 ans, il me disait "oui, ça c'est un très bon gâteau, essaye de suivre la recette", il était gourmand comme tout. Et je me rappelle avoir fait à l'âge de 14 ans un gâteau au citron. Je ne me rappelle pas exactement de la recette que mon père avait

adorée. Et donc, là, je n'ai pas cessé de pâtisser, en fait, ni de pâtisser, ni de cuisiner. En plus, ma mère nous a donné, avec mes autres trois sœurs, une éducation assez aussi traditionnelle. C'est-à-dire qu'on l'aidait pendant le mois de Ramadan à faire les petites tâches quand elle recevait, et mon père recevait beaucoup, donc on l'aidait à faire des choses simples, petit à petit.

Habib

Les filles, pas les garçons.

Sihem

Non, pas les garçons. Et c'est comme ça qu'est né cet amour pour la cuisine. Mais ensuite, en 1983, j'ai suivi mon mari en France, Il a eu un poste à l'université de Clermont-Ferrand. J'avais quelques heures et j'avais beaucoup de temps libre. Donc j'ai fait une école hôtelière. J'assistais à des cours de cuisine dans une école hôtelière à Clermont-Ferrand et c'est là que j'ai appris à faire la cuisine française. Il y a aussi quelque chose qui a marqué ma vie, c'est que quand j'ai eu ma maîtrise d'arabe, en 1979, je n'ai pas pu avoir un poste à Tunis. J'ai eu un poste à Monastir, au lycée de jeunes filles de Monastir. Et j'ai été obligée, familialement, de ne pas habiter seule à Monastir, mais d'habiter dans la maison de mes grands-parents à Khniss. Et pendant deux ans, j'ai vu ma grand-mère faire une cuisine que ma mère ne faisait pas entièrement. C'est-à-dire que ma mère avait une cuisine métissée. Un peu de cuisine de sa maman du Sahel, la cuisine tunisoise qu'elle a apprise par ses voisines, la cuisine marocaine, parce que mon père était dans un organisme maghrébin, la cuisine syrienne parce que notre maison était à côté de l'ambassade de Syrie, elle avait des voisins italiens, donc elle avait une cuisine métissée, variée. Et c'est là, moi, que j'ai appris la cuisine traditionnelle, simple, basique de ma grand-mère, comme des plats que ma mère ne faisait pas. Comme, par exemple, un couscous à l'agneau aux fanes de navet, comme par exemple un couscous aux fanes de carotte, comme par exemple *mhamsa*, des plombs cuits avec des merguez séchés, du *qadid* et des raisins secs. Et ça m'a beaucoup marquée de voir les gestes, de voir toute cette convivialité, toutes ces femmes qui cuisinaient ensemble pendant les fêtes des plats très difficiles à réaliser, comme le *bazine* avec la pâte fermentée arrosée de sauce aux figues séchées. C'est des choses qui étaient très difficiles à réaliser. Comme *khoz et-tabouna* aussi. Et j'ai appris. J'ai appris des gestes.

Habib

Si on se faisait inviter chez vous pour manger et qu'on vous demandait de nous préparer le repas que vous préférez cuisiner, celui que vous avez un réel plaisir à préparer. Ça serait quoi ?

Sihem

Ce qui me vient à l'idée tout de suite, par nostalgie de ma région, c'est un couscous aux boulettes d'aneth. Ou un couscous aux poulpes.

Habib

Donc végétarien ?

Sihem

Végétarien ou bien le couscous aux poulpes, parce que Khniss était au bord de la mer, la mer était très très très riche en poulpes et nous avons toujours mangé le couscous au poulpe, j'adore ça, donc un couscous de blé entier, complet, au poulpe.

Habib

Je voudrais revenir un petit peu à la famille, si vous me permettez. Le papa était journaliste, si j'ai bien compris.

Sihem

Oui, alors le papa était journaliste. Déjà, il a commencé à être journaliste à la radio avant l'indépendance, donc en 1955, à la Radio Nationale, dans le département des nouvelles en langue arabe. En 1956, c'est lui qui a dit la promulgation de l'indépendance de la Tunisie de sa propre voix. Il préparait lui-même les informations du matin, parce que Bourguiba aussi aimait qu'il le fasse, parce qu'il avait une manière d'écrire les nouvelles et une manière de dire célèbre jusqu'à aujourd'hui. Tout le monde, nous avons tous été bercés, notre génération à nous, par sa voix. Il a un arabe extraordinaire, étant donné qu'il était zitounien de formation, mais en plus, après, il a fait une école de traduction, donc il était aussi bon en arabe et en français.

Habib

Quel est son nom ?

Sihem

Hamed Debbabi. Et il a été journaliste principal jusqu'à sa retraite, mais par ailleurs, il a été aussi journaliste dans la revue Essabah, et il a été fonctionnaire aussi au comité consultatif du Maghreb pendant quelques années, en même temps, parce que comme il quittait la radio à 8h du matin, il avait la journée pour travailler et pour faire autre chose. Donc, comité consultatif permanent du Maghreb, à la radio même il se chargeait des informations sur la radio et il était traducteur- interprète, donc il a beaucoup traduit.

Habib

Il traduisait vers l'arabe ?

Sihem

Du français vers l'arabe, pas le contraire. Comme il avait un diplôme de traduction, donc il traduisait du français vers l'arabe.

Habib

Et la maman ?

Sihem

Maman, non, elle n'avait pas fait d'études, juste très peu. Les filles de son âge n'étudiaient pas. Ses sœurs plus jeunes ont été à l'école, mais elle, c'était vraiment basique. Elle n'a pas terminé jusqu'à la sixième. C'est mon père qui lui a appris à écrire, à lire. Une femme traditionnelle, une femme au foyer.

Habib

Et le fait qu'elle ait transmis cette éducation de la maison, de la cuisine et ainsi de suite, aux filles, c'est une manière de vous préparer à un futur mariage comme ça se fait ?

Sihem

Non, en fait, elle ne pensait pas à ça parce que pour elle, comme pour mon père, l'essentiel était de terminer nos études et il n'était pas question qu'aucune des filles, nous étions quatre filles, qu'aucune des filles ne se marie avant d'avoir terminé la fac. Quand on a son diplôme, quand on commence à travailler, c'est à partir de ce moment-là qu'on pensait au mariage. Donc sur ce plan-là, non. Mais comme elle avait reçu cette éducation, elle l'a transmise. En plus on était une famille nombreuse, quand même six enfants, une très grande maison, on avait toujours du monde qui venait du bled chez nous, des cousines qui faisaient des études en Tunisie, des gens qui venaient visiter, des gens qui venaient même pour les hôpitaux, etc. Et puis mon père recevait beaucoup, aimait beaucoup recevoir ses amis. Donc c'était comme ça, c'était l'aider. Ce n'était pas pour nous préparer. Et puis, celle qui ne voulait pas, elle ne l'obligeait pas. C'est-à-dire que celle qui n'aimait pas faire le ménage ou celle qui ne voulait pas faire la cuisine, elle ne l'obligeait pas, elle ne la grondait pas. C'était fluide. Les études d'abord, et puis le week-end, on aimait bien faire des choses avec elle, pendant le mois de Ramadan, parce que la table ramadanesque est très dure pour une maman, il y a aussi les choses pour préparer la soirée, il y a les choses préparées pour le *s'hour*, donc il y avait beaucoup de tâches, et elle faisait, elle, le plus gros, Mais on l'aidait dans les petites tâches, à faire les salades, à faire les gâteaux, à dresser la table.

Habib

Donc, faire à manger, c'était à 12 ans. A quel âge vous avez lu le premier livre ? Intentionnellement.

Sihem

Livre de recettes, c'était justement à 14 ans quand mon père a acheté les deux tomes de "Omek sanafa". Le gros tome sur la cuisine salée et le petit tome sur les pâtisseries tunisiennes. Il nous l'a acheté pour moi et ma sœur. Nous avons un an et demi de différence, il a ramené le livre, il a dit voilà la cuisine tunisienne telle qu'elle est écrite par Mohamed Kouki, un livre basique. Et avec ma sœur, on a essayé de reproduire certaines choses très simples au début, mais on a appris à notre mère, parce que ma mère lisait l'arabe, elle ne lisait pas le français, et donc on a expliqué à notre mère des recettes. Je donne un exemple, par exemple, avant, elle ramenait une *halal tahlo*, une pâtissière à la maison avant l'Aïd, pour faire les pâtisseries qu'elle ne connaissait pas, qu'elle ne savait pas faire, comme *baklawas* et *kaak el-warqa*, et *touajine*. C'était toujours la pâtissière qui

venait faire ça avant. Et elle, elle faisait les autres pâtisseries simples, le *ghraïba*, le *makroudh*, etc. Et c'est quand on lui a expliqué, à partir de ce livre, les recettes de *kaak el-warqa*, de *baklawas* et de *touajine*, c'était ça qui se faisait à Tunis à l'époque, et c'est là qu'elle a reproduit toutes ces pâtisseries et elle a appris ces pâtisseries aux voisines, à ses sœurs, à sa belle-sœur. Donc c'est une transmission à l'inverse.

Habib

Et les autres livres en général, de littérature ou d'autres choses, à quel âge vous avez commencé ?

Sihem

Les premiers livres que j'ai lus, c'était à l'âge de 24 ans. Pas avant. J'ai lu, bien sûr, les livres arabes qui parlent de l'alimentation.

Habib

Non, mais en général, ça peut être la littérature.

Sihem

Non, la littérature, j'ai lu comme tout le monde depuis le lycée. Quand on lit "Kitab al-Bukhala", le livre des avares, d'Al-Jahiz, il y a beaucoup d'anecdotes qui sont sur l'alimentation. Quand j'ai appris les poèmes d'Abu Nawas, en cinquième année lettres, c'était des poèmes sur le vin. C'est-à-dire que je ne parle pas de ça, de cette connaissance littéraire arabe. Mais le premier livre que j'ai lu et qui m'a marquée, c'est Claude Lévi-Strauss, "Le Cru et le Cuit". C'est le premier livre et c'est à l'âge de 24 ans, quand je suivais les cours en auditrice libre de sociologie à l'université de Clermont-Ferrand II. C'est là que j'ai découvert le livre et c'est là que j'ai eu cette fascination pour l'importance, et encore plus après "L'origine des manières de table", cette importance de l'alimentation dans la pensée humaine et dans la société, l'importance. J'étais inscrite en thèse de linguistique à Lyon 2, et c'est là que j'ai décidé que je n'allais pas faire la thèse en linguistique. Avec mon mari, on avait décidé de ne faire que quatre ans en France, et de rentrer en Tunisie. Je voulais rentrer en Tunisie et faire une thèse sur l'alimentation. Alors, une thèse sur l'alimentation, sur la poésie, sur la littérature, sur les textes religieux, je ne savais pas exactement sur quels textes je voulais travailler, mais après j'ai découvert une richesse, une richesse incroyable que je n'arrive pas à terminer de lire et d'interpréter.

Habib

Donc c'était aussi par ce livre-là que vous êtes arrivée dans les sciences sociales, si je peux le dire. Surtout la sociologie et l'anthropologie.

Sihem

Non, avant, parce que déjà en 1977 j'ai fait un certificat de sociologie à la faculté du 9 avril, là où j'étais étudiante. Et en 1978, j'ai fait un certificat de sociologie générale. J'avais déjà étudié la sociologie pendant deux ans, avant, en plus de ma maîtrise d'arabe. Mais après, j'ai voulu continuer à étudier la sociologie et j'ai assisté aux cours, justement, à Clermont-Ferrand. J'ai assisté aux cours, je n'ai pas pu terminer. Je me suis arrêtée à la licence, je n'ai pas pu terminer parce que j'étais enceinte et je devais être alitée. Et

ensuite, on est rentrés en Tunisie. Mais la sociologie m'a toujours habitée. C'est ça en fait, sociologie, anthropologie, histoire, c'est cette trilogie que j'aime. Plus que tout, en fait. Mais en même temps, j'aime les textes arabes aussi, par l'éducation que j'ai reçue. Mon père m'a fait apprendre par cœur à l'âge de 12 ans, je devais le réciter, "Lamiat Shanfara", un texte très, très, très difficile. À l'âge de 14 ans, j'ai lu le "Mu'allaqat". Donc, j'étais destinée par lui, inconsciemment. Et à la maison, qu'est-ce qu'on faisait en été, en fait ? On se baignait et on lisait. Il y avait une très grande bibliothèque que j'ai offerte à sa ville, de là où il est sorti, j'en ai gardé quelques livres. Il avait une très grande bibliothèque aussi bien en lettres arabes, histoire du monde islamique, parce qu'il faisait des émissions sur le monde islamique à la radio, et il avait une très très grande bibliothèque en lettres françaises. C'est-à-dire qu'à l'âge de 14 ans, je lisais les quatre tomes de "Majani el-adab", mais par ailleurs, à 15 ans, je lisais Madame Bovary, Flaubert, Stendhal. Les classiques aussi, à 14-15 ans, les classiques de la littérature française aussi. Et c'était comme ça, c'était l'éducation de mon père, c'était ça. Donc, on dévorait les livres avec mes sœurs.

Habib

Et le garçon lisait ?

Sihem

Il lisait, mais pas beaucoup. Parce que le garçon, déjà, en été, il aimait chasser, il aimait pêcher, c'était l'extérieur. Il s'adonnait à d'autres hobbies.

Habib

Le fait de devenir chercheuse et enseignante et tout ce métier, cette carrière en relation avec l'université et l'enseignement, c'était un choix ? Vous vous étiez préparée à 14 ans, 15 ans ou au moment du bac pour faire cet itinéraire-là ou ça aurait pu être n'importe quoi après ?

Sihem

Non, en fait, quand j'ai eu mon bac, j'ai voulu devenir journaliste, comme mon père. Et lui ne le voulait pas. Il m'a dit, tu sais ce qu'on va faire ? Pendant tout l'été tu vas travailler à la radio. Si tu veux aussi, tu vas faire une émission avec Saïd Mahzi. Et quand tu auras terminé les trois mois, tu me diras si tu veux faire du journalisme ou autre chose. Alors, j'ai été journaliste stagiaire à la radio, quatre heures par jour, tous les jours. Et quand je l'avais lui comme patron de la *nashra*, en fait, il était très dur, très exigeant avec moi dans les traductions, etc. Et finalement, je me suis dit, fin août, non, je n'aimerais pas faire ce travail. Non, ça ne m'intéresse pas. Plutôt, je voudrais faire une maîtrise de lettres ou de sciences humaines et sociales. Nous avons beaucoup discuté et lui était heureux parce qu'il voulait que je sois professeure. Pour lui, il n'y a pas mieux pour une fille que d'être professeure parce qu'elle va se marier, qu'elle aura du temps pour s'occuper de ses filles, de ses enfants, de sa famille, qu'elle aura du temps pour faire ce qu'elle veut. Et agrégation, il m'a dit, je voudrais que tu aies l'agrégation de lettres arabes. Et en fait, j'ai réalisé un rêve qui était le sien, parce qu'il aurait peut-être souhaité avoir une agrégation de lettres arabes, mais en même temps, j'ai essayé de faire les deux, de lier ce à quoi j'étais destinée et ce que j'aimais. En faisant cette thèse.

Habib

C'était quoi la relation avec votre père ? Il y avait une communication fluide ou c'était comme dans beaucoup de familles ?

Sihem

Amis. Il partageait avec nous, ses enfants, beaucoup de choses. Il était un amateur de cinéma, il adorait le cinéma, donc le vendredi c'était toujours le cinéma avec lui. "Les dossiers de l'écran", le mercredi, il fallait les regarder avec lui pour parler du film. En été, l'après-midi, il ne travaillait pas, ou pendant son congé, il lisait un livre, un roman, un livre. Chaque jour, il nous passait un livre, ça, ça va te plaire. C'est à dire qu'il y avait un échange intellectuel incroyable. Moi déjà à l'âge de 14-15 ans je lisais L'Express, Le Nouvel Observateur, Afrique Asia, Jeune Afrique.

Habib

Vous lisiez quelles pages particulièrement ?

Sihem

Tout, la sieste est très longue et on lisait tout, on lisait Black Zembra mais aussi on lisait des romans d'amour mais aussi on lisait Le Nouvel Obs, l'Express, Jeune Afrique, La Presse, Le Temps, Sabah.

Habib

Votre mari, vous l'avez rencontré dans quel milieu ?

Sihem

Universitaire. Je l'ai rencontré à la Bibliothèque Nationale. Lui préparait son agrégation de lettres arabes et moi j'étais en maîtrise.

Habib

Le bac, vous l'avez eu en quelle année déjà ?

Sihem

75.

Habib

Donc vous aviez 17 ans ?

Sihem

Non, non, non, j'avais 18 ans.

Habib

18 ans. Ca veut dire une licence à 21 ans, 22 ans. Vous étiez jeune. À quel moment vous entrez dans l'université ? À quelle date ?

Sihem

En tant que prof en 89, parce que j'ai mis 10 ans entre la maîtrise et l'entrée à la fac. Étant donné que j'ai travaillé tout d'abord 4 ans dans le secondaire, j'ai fait le lycée de Bourguiba de Monastir, ensuite je me suis mariée, je suis venue à Tunis, j'ai fait le lycée de Carthage et là j'ai préparé mon certificat d'aptitude à la recherche parce que mon mari venait d'avoir l'agrégation et qu'il m'a dit ça serait bien que j'entame moi aussi une agrégation. Donc il fallait préparer le CAR, certificat d'aptitude à la recherche. Ça a été coupé par ces quatre ans en France. Je l'ai suivi parce qu'il avait eu un poste à Clermont-Ferrand. De retour en Tunisie, j'ai repris le lycée. J'étais prof à la rue de Russie. Je me suis inscrite en agrégation. J'ai eu l'agrégation et j'ai passé le concours d'assistantat en 1989. Donc j'ai passé 10 ans pendant lesquels j'ai fait autre chose, entre la maîtrise et être prof à la fac.

Habib

Et prof à la fac, c'était en partie ou totalement ou partiellement une opportunité de faire de la recherche ?

Sihem

J'étais à la fois recrutée comme assistante à la faculté des lettres des arts et des humanités à la Manouba pour enseigner et faire de la recherche, les deux.

Habib

Pour vous, le choix d'aller travailler à l'université plutôt que de faire autre chose, c'était l'opportunité de la recherche ou de l'enseignement, de la transmission ? Qu'est-ce qui était le plus important pour vous ?

Sihem

Le plus important d'abord c'est l'enseignement, parce que j'ai toujours été enseignante, d'abord. J'ai été enseignante pendant dix ans avant, en tant que professeure de lycée et en tant qu'assistante associée à Clermont-Ferrand, Nous en Tunisie, c'est l'enseignement d'abord, la recherche vient après, quand on a le temps. Et donc j'ai enseigné d'abord pendant deux ans et après je me suis dit cursus normal, je vais m'inscrire en thèse d'État. Et la recherche est venue, et ça n'a jamais arrêté depuis 92, la recherche.

Habib

Quand vous parlez de la recherche, c'est basé sur des travaux de terrain, d'enquête, ou c'est plutôt au niveau de la documentation, de la lecture ? C'est quoi la source la plus importante ?

Sihem

En tant que spécialiste de lettres arabes et enseignante qui travaille sur les textes, qui travaille sur des sources écrites, je suis par ma spécialité appelée à travailler sur les textes. Donc, la recherche, c'est les textes d'abord. Mais il s'est produit quelque chose tout à fait au début, dans les années 92. En 92, le professeur Abdelmajid Charfi a formé une équipe de recherche. Et il m'a invitée à être membre de cette équipe-là. Et il m'a dit, Sihem, j'aimerais bien que tu écrives quelque chose sur la cuisine tunisienne. Alors, je lui

ai dit, mais ce n'est pas possible, parce que je suis quelqu'un qui travaille sur les textes, par ma spécialité. Il m'a dit que je pouvais aussi faire du terrain. Alors, le seul terrain possible que je pouvais faire, c'était Khniss. Voilà, mes parents sont d'origine Khnissienne, j'ai encore ma grand-mère et j'ai encore de la famille, c'est-à-dire des femmes qui avaient l'âge de 80, 70 ans, etc., auprès desquelles je pouvais faire des récits de vie. Et moi-même, j'avais cette expérience participante, étant donné que je cuisinais avec ma grand-mère. Je pouvais faire mon enquête, le village est petit, je connaissais tout le monde. Et il m'a dit, fais-le. Et mon premier article, justement, c'est la cuisine tunisienne, sur l'échantillon Khniss, 70 pages, en langue arabe. Ça, c'est vraiment le premier article que j'ai publié.

Habib

Dans quoi ?

Sihem

Dans un livre dirigé par Abdelmajid Charfi, "Dhawahir hadhariya, fi tounis, al qarn al-ashrin".

Habib

J'aimerais bien avoir une copie de l'article.

Sihem

Là, je n'ai que le livre. Le livre se vend, d'ailleurs, il est magnifique, à la faculté de la Manouba, au service où ils vendent les livres. Et après, non, je n'ai pas fait de travail sur le terrain jusqu'à il n'y a pas très longtemps, 2018-2019, j'ai décidé d'écrire quelque chose sur la naissance. Ma fille venait d'accoucher. J'ai voulu rendre hommage à mes grands-mères, à ma mère, par un livre. Et là, j'ai fait beaucoup de terrain. J'ai fait beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup de terrain.

Habib

Vous avez rencontré qui ?

Sihem

J'ai rencontré des femmes. J'ai rencontré des femmes de quelques régions. Des femmes de Tunis, des femmes de Sfax, des femmes du nord de la Tunisie. J'ai lu aussi toute cette littérature écrite par les ethnologues de la colonisation. J'ai trouvé des mines de textes. J'ai aussi trouvé quelques documents dans des livres en langue arabe, comme dans les livres de folklore. Par exemple, comme le livre de El-Hashayshi, le livre de Rezki, le livre de Mohammed Marzouki sur les bédouins du Sud. Donc j'ai à la fois un corpus de livres et à la fois des choses vues, collectées.

Habib

Vous avez assisté à des accouchements ?

Sihem

J'ai assisté à des accouchements traditionnels.

Habib

Pendant la préparation de ce travail, pendant le terrain.

Sihem

Non, avant, dans les années 70, mais je note tout. J'ai assisté même à l'enterrement de ma grand-mère, demandé à ce que j'aide à la laver et j'ai noté tous les rites de comment on lave le mort dans ma région. Et j'avoue que beaucoup de gens m'ont aidée. Les informations, beaucoup de gens m'en ont données. Et le livre sur la naissance, c'est un livre grand public. Je l'ai voulu grand public. Au début, j'ai écrit un livre très scientifique. Alors, je l'ai donné au professeur Charfi pour le lire. Il m'a dit non, non, non, personne ne lira un livre très scientifique. Fais un livre grand public. Et j'ai fait un livre grand public. En six mois, le livre a été vendu, parce que c'est le patrimoine tunisien.

Habib

Ça reste le seul travail sur cette question de naissance ?

Sihem

En Tunisie, oui, il y a un livre sur la naissance au Maghreb. Mais je crois que c'est le seul travail qui parle de la Tunisie. Il y a des articles, mais c'est le seul livre. Et j'ai continué à faire du terrain, mais à lier entre le terrain et le livre, c'est-à-dire entre la documentation du livre, le terrain et ma propre expérience. J'ai écrit un article sur les douceurs, les pâtisseries de la Tunisie du XXe siècle. Un article en 60 pages dans un livre édité par Beït el-Hikma. Et là, il y a le texte, il y a le langage, il y a l'expérience participante. Et il y a l'enquête, parce que j'ai fait des enquêtes. J'ai été dans des pâtisseries la rue des Tanneurs, où les propriétaires m'ont parlé de toute l'histoire de cette pâtisserie et de toutes les pâtisseries qu'on faisait avant et qui n'existent plus aujourd'hui, ou dont certains existent encore aujourd'hui. Donc tout est documenté.

Habib

Est-ce que c'est si évident que ça, ou peut-être que vous n'avez jamais réfléchi à la question, C'est juste logique que quand une femme chercheuse travaille sur l'alimentation, elle va aussi facilement passer à l'accouchement, aux naissances. Il y a des relations directes ?

Sihem

Oui, il y a une relation entre donner la vie, entre tomber enceinte, porter un enfant, donner la vie à cet enfant et le nourrir. Et c'est à partir du moment où on nourrit cet enfant qu'on est nourricière. Et justement, dans la société traditionnelle aussi, on est la terre-mère et on est nourricière. C'est la femme dans notre société, dans notre civilisation, qui nourrit. C'est elle qui prépare les conserves, c'est elle qui nourrit la famille, c'est elle en fait qui gère toute cette nourriture. Et en nourrissant, elle donne la vie aussi. Donc la relation qui existe entre donner, elle donne la vie dans les deux sens. Un homme pourrait donner la vie, un homme aussi il donne la vie parce que c'est lui qui donne le germe, entre autres, de la naissance. Et un homme aussi, pourrait donner la vie en cuisinant dans

une société, mais par tradition, la femme, c'est acquis, par nature elle donne le sein, mais elle ne fait pas la cuisine par nature. C'est la société qui fait d'elle une femme nourricière.

Habib

Elle est chargée de faire à manger ou de nourrir dans le sens aussi de la qualité, ainsi de suite. C'est quoi sa charge exacte ? C'est juste occuper de la cuisine, préparer quelque chose ?

Sihem

Non, non, ce n'est pas sa charge exacte. Elle ne s'occupe pas de la cuisine uniquement. Sa charge exacte aussi, premièrement, si je pense patrimoine, elle sauvegarde le patrimoine. Comment elle sauvegarde le patrimoine ? Elle sauvegarde le patrimoine en le transmettant, parce qu'elle le transmet. Dans sa cuisine, elle transmet le goût, elle transmet le savoir, et elle transmet le savoir-faire. Donc elle, elle transmet d'une part. Mais aussi, c'est elle qui crée la convivialité. Parce que c'est elle qui appelle ses enfants pour manger. Et c'est elle qui met ses enfants autour d'une table. Donc la commensalité, c'est elle qui appelle. C'est elle qui est actrice de la commensalité. C'est elle qui reçoit les invités. C'est elle qui dresse la table. C'est elle qui les invite à manger. C'est elle qui les sert. Donc elle est au centre de la commensalité et par là même elle est au centre de la convivialité. Donc elle est au centre de la vie sociale. C'est elle qui crée le lien. C'est elle qui crée le lien par sa cuisine et par les manières de table, c'est elle qui crée les liens. Et quand on dit qu'elle crée les liens, donc c'est elle aussi qui crée le social. C'est elle qui contribue à la production de la société et à la reproduction de la société. Et ceci va trouver son apogée lors des fêtes. Lors des fêtes, c'est elle qui gère toute la cuisine festive, depuis les courses qu'elle dicte à son mari, jusqu'à la préparation, jusqu'à la mise en place, jusqu'à la dégustation, et avec toute la convivialité, et pendant les mariages, et même pendant les décès. Mais ce qui est important à dire, en fait, quoi qu'elle soit dénigrée dans ces gestes-là par la recherche scientifique classique, qu'on le veuille ou non, elle est un acteur social. Elle est un acteur historique parce que ce qu'elle met dans sa marmite, ce sont des bribes d'histoire. Elle cuisine l'histoire et elle cuisine le patrimoine.

Habib

Si votre cuisine vous permet de vous connaître, est-ce que je peux connaître votre identité à travers quelque chose que vous me faites manger ?

Sihem

Oui, je pense que oui, parce que ma cuisine est métissée, tout comme la Tunisie. La Tunisie est un pays métissé. La cuisine tunisienne, pour moi, est comme un mille-feuille. Pourquoi comme un mille-feuille ? D'ailleurs, entre guillemets, c'est la pâtisserie que nous préférons, les Tunisiens. Comme un mille feuilles, pourquoi ? Parce que le mille-feuilles est constitué de couches. Et que la cuisine tunisienne aussi, elle est constituée de couches. Nous avons un héritage extraordinaire, un métissage extraordinaire. Quand je cuisine, je cuisine tunisien. Je fais la cuisine de ma mère et de mes grands-mères. Je tiens à faire la cuisine de ma mère et de mes grands-mères telle que je l'ai apprise et telle que je l'ai aimée. Ça, c'est une partie de ma cuisine. Donc, là, c'est moi, c'est mes racines. et ces racines sont en moi, d'une part. Mais d'autre part, je ne suis pas que sahélienne par

l'origine aussi. Je suis née à Tunis. Donc automatiquement, dans ma cuisine, il y a la cuisine tunisoise. Il y a la cuisine de la ville de Tunis. Et il y a aussi des plats que j'ai aimés, que j'ai goûtés à droite et à gauche dans des régions tunisiennes. Donc je ne fais pas tout. Mais j'essaie, quand je goûte quelque chose chez une amie qui est d'une autre région, de reproduire si la recette me plaît. Mais dans ma cuisine, il y a beaucoup aussi la cuisine française. Donc l'identité, elle est racine, mais elle est beaucoup France aussi. J'ai vécu en France. Je suis allée tous les ans en France. J'ai appris à cuisiner.

Habib

Qu'est-ce que vous aimez le plus dans la cuisine française ?

Sihem

Oui, si j'écarte la pâtisserie ? Qu'est-ce que j'aime ? Oh, j'aime beaucoup les cailles. J'aime beaucoup les cailles aux raisins. J'aime beaucoup le coq au vin. J'aime bien cette cuisine, les tourtes classiques, comme par exemple la tourte auvergnate. Non, ce ne sont pas les choses faciles. Ce n'est pas la tarte au saumon ou la tarte aux crevettes que j'aime. Non, loin de là. J'aime bien le lapin à la moutarde. Le lapin à la moutarde. Un bœuf bourguignon.

Habib

Lors d'une recherche que je faisais sur des femmes paysannes en Égypte, avec l'anthropologue égyptienne Rim Saad, avec laquelle j'ai travaillé pendant des années, j'ai posé des questions par provocation. Je disais à la femme que j'interviewais, mais enfin vous êtes fatiguée, vous faites trop de choses, vous êtes obligé de faire à manger, et j'allais continuer ma liste, bien sûr, le ménage, les enfants, etc. Elle m'a dit non, non, non. C'est plus compliqué que ça. Moi, je ne suis pas obligée de faire à manger. Moi, je suis obligée de préparer des bons petits plats raffinés pour mon mari et pour mes enfants.

Sihem

Oui, parce qu'en fait, c'est de l'attention. C'est aussi de l'amour. C'est de l'amour que nous donnons en cuisinant. La madeleine de Proust, elle reste gravée dans toutes les mémoires. Vous aimez certainement un plat de votre mère. C'est-à-dire, mes filles vivent à l'étranger mais quand j'apprends que l'une d'elles vient en Tunisie, automatiquement, le jour où elle arrive, je dois lui préparer son plat préféré. Et une mère, quand elle prépare le plat préféré à son enfant, elle lui porte tout l'intérêt et tout l'amour. La cuisine aussi, c'est de l'amour. Je ne cuisine pas par obligation. Mon mari cuisinait aussi. Il aimait cuisiner. Donc, il y avait des plats qui lui étaient réservés. Et quand moi, je n'avais pas envie de cuisiner, c'était lui qui le faisait. Donc, je n'avais pas ce problème d'obligation. Je ne l'ai pas vécu comme ça.

Habib

D'accord. On va revenir à l'université. Vous êtes professeure à l'université, donc j'imagine que vous avez dirigé les travaux de recherche de vos étudiants, des mémoires, des thèses.

Sihem

Oui, j'ai dirigé. Malheureusement, mes étudiants n'ont pas voulu travailler sur l'alimentation directement. Parce que les jeunes sont pragmatiques. Et ils m'ont dit déjà, Madame, vous, vous avez eu beaucoup de difficultés, dans votre carrière, à vous imposer par votre sujet. Ce n'était pas très facile de s'imposer par un sujet sur l'alimentation. Et j'ai rarement enseigné l'alimentation, j'ai toujours enseigné autre chose. Mais dans leurs chapitres, dans un chapitre de leur thèse, l'alimentation est là. Donc, ils ont à la fois travaillé sur l'alimentation, mais dans des sujets plus généraux, par exemple le don, par exemple la diététique. Pour nous donner par exemple l'avis des califs dans les palais abbassides, etc. C'est-à-dire qu'ils étaient appelés à parler de l'alimentation dans un chapitre, mais sans que la thèse ne soit entièrement sur l'alimentation, parce qu'ils ne savaient pas quel jury ils allaient avoir pour accéder à la faculté, et que peut-être une thèse uniquement sur l'alimentation n'aurait pas été en leur faveur. Mais par ailleurs, ils ont tous participé avec moi dans des projets et certains de ces projets portent sur l'alimentation. Et ils continuent à travailler avec moi.

Habib

Il y en a qui continuent à faire de la recherche après la thèse ?

Sihem

Oui, parce que j'avais un groupe à la Manouba, à l'Université de la Manouba, qui ne faisait pas partie ni de laboratoire ni d'unité, mais un groupe comme ça. Dans ce groupe, j'ai dirigé 4 livres. Un livre sur la civilisation de la Tunisie, et trois livres sur les rites. Donc, un livre sur l'étude de rites. Le deuxième livre sur les rites de la vie quotidienne. Et le troisième livre, c'est "Rites entre sacrés et profanes". Et après, dans le livre qui va paraître à Beït el-Hikma, "L'alimentation dans le patrimoine arabe", tous, ils ont écrit des articles sur l'alimentation. Et c'est un ouvrage en deux tomes qui va paraître en 2026. Aussi ils sont avec moi, maintenant j'ai un groupe depuis quelques années à l'académie, un groupe qui était Food Studies. Et maintenant, il devient "Histoire et Anthropologie de l'alimentation". Et c'est au sein de ce groupe que justement mes étudiants travaillent, enfin mes ex, parce qu'ils ne le sont plus. Ils sont des docteurs, des professeurs. Et c'est dans ce groupe qu'ils continuent à travailler sur l'alimentation. Donc ils ont tous participé à cet ouvrage. Maintenant, ils sont en train de préparer leurs articles sur l'alimentation en Tunisie. Je suis en train de diriger un livre sur l'alimentation en Tunisie.

Habib

On va faire un film sur l'alimentation en Tunisie !

Sihem

Inch'Allah. Pourquoi pas ! Mais c'est surtout mes recherches qui portent sur l'alimentation, parce qu'à la faculté, en fait, je suis une professeure qui travaille sur la vie quotidienne, sur le quotidien et le festif, sur la vie quotidienne et les aspects des fêtes, les rites, etc.

Habib

Qu'est-ce que le quotidien ?

Sihem

Eh bien, qu'est-ce que le quotidien ? Très belle question. Qu'est-ce que le quotidien ? Le quotidien, ce n'est pas le social, c'est ce que je dis toujours. À mes étudiants, le quotidien, c'est ce qui se fait tous les jours. C'est ce banal, ce répétitif que nous faisons tous les jours. C'est se lever, prendre son bain, manger, s'habiller, sortir, travailler, être malade. Le quotidien englobe tous les sous-systèmes qui constituent la vie ordinaire, la vie banale et la vie répétitive et qui n'étaient pas objets de la recherche scientifique.

C'est l'école des annales qui a mis en valeur les choses ordinaires de la vie, les choses banales de la vie, c'est ça le quotidien. Le quotidien qui mérite d'être étudié. Parce que le pain quotidien que nous mangeons tous les jours, il fait partie de notre vie. Premièrement, je travaille pour gagner mon pain. Le travail, c'est pour gagner mon pain. Je mange le pain pour vivre. Le pain est un symbole, c'est un don de Dieu dans l'imaginaire, dans notre imaginaire. Mais le pain, c'est un aliment politique. Quand le pain n'est pas là, quand le prix du pain augmente, ça peut être la révolte. 84 n'est pas loin. On en parlait juste hier. C'est-à-dire que vous voyez ici un élément si banal, il n'y a pas plus banal que le pain, mais aussi, comment il peut être un objet d'étude. Mais le pain, ça manque. C'est la famine. Le pain, quand il est là sur la table, même si je ne le mange pas, il est une source de sérénité. Je ne suis pas angoissée quand il y a le pain. Le pain lie entre moi et les morts. Parce que c'est ce que nos grands-mères emmenaient au cimetière, quand elles allaient au cimetière. Don de vie, mais aussi, c'est le pain qui nous lie. Quelque chose de très banal comme le pain, comme l'alimentation, la sexualité, la maladie, qui sont trois thèmes, trois sous-systèmes du quotidien, les étudier n'est pas moins intéressant que d'étudier le statut de la femme en islam, ou que d'étudier l'islam politique, ou que d'étudier la Nahda, non, au contraire.

Habib

Vous êtes une femme qui a fait des enfants, vous faites à manger, vous vous occupez du quotidien, vous enseignez, et avec tout ça, vous avez le temps de publier, et beaucoup. Comment vous faites ?

Sihem

Voilà, comment je fais ? Premièrement, je le dois en partie à mon défunt mari qui partageait avec moi les tâches. C'est un homme émancipé. Je parle de lui, il est toujours là. C'est un homme émancipé. Quand on s'est connus, il m'a dit, je veux une femme libre. Libre dans la mesure où une femme est l'égale de l'homme. Et depuis le début, il a tout partagé avec moi, les tâches, l'éducation des enfants. Donc, je suis une femme qui n'est pas submergée par le ménage, par la cuisine. Et puis j'ai de l'aide, j'ai quelqu'un, pour pouvoir faire tout ça, on a besoin d'aide, pas tous les jours, mais on a besoin de l'aide de temps en temps pour se libérer de certaines charges.

Deuxièmement, je suis quelqu'un de très organisé. J'organise ma journée au millimètre près. C'est-à-dire que, je suis désolée de le dire, mais je me mets d'abord sur mon bureau, quand je ne suis pas à la fac, à 5h-6h du matin, jusqu'à 10h. Après, je mets de la musique, je fais un peu de ménage, je fais ma cuisine, comme toutes les femmes. Je m'allonge, je regarde un film ou une émission ou une toute petite sieste et je me remets au bureau. Deux, trois, quatre heures, tout dépend, mais il faut que je finisse.

Habib

Jusqu'à quelle heure ?

Sihem

17 heures, 16 heures. Donc 14 heures - 17 heures, à 17 heures, j'arrête tout. Mes filles, mon mari et mes filles viennent. Je mène une vie de famille classique. Le soir, je ne travaille pas. Même mes étudiantes me disaient, mais comment vous faites, madame ? C'est une organisation. Il faut dire aussi que je n'ai pas une vie mondaine. Par choix. Je ne suis pas quelqu'un de mondain. Pas du tout. Je suis assez extravertie, très sociable, mais je n'aime pas perdre beaucoup mon temps. Les mondanités, pour moi, me font perdre mon temps. Elles ne m'apportent rien. Oui, elles auraient pu m'apporter des réseaux. Je ne cherche pas les réseaux. Je suis comme pour quelqu'un qui ne cherche pas les réseaux. J'aime travailler.

Habib

Vous aimez recevoir ?

Sihem

J'aime recevoir, on aimait recevoir avec mon mari, oui, pas tous les jours, mais pour festoyer, pour un moment, oui, on adorait, on recevait la famille, on recevait les amis, et on allait chez des amis, on a une vie sociale. On avait, et j'ai toujours une vie sociale, je reçois toujours, mais sans pourtant que cette vie ne soit, elle, le centre. Parce que, oui, c'est bien, cette vie sociale, elle nous libère du quotidien. Mais aussi, quand je reste, je ne sais pas, une semaine à la maison, je ne m'ennuie pas. Parce que quand est-ce que je vais lire ? Si j'ai une vie mondaine, Si je suis dans les réseaux, que je saute d'un avion à un autre, que je donne des conférences ici et là, quand est-ce que je vais lire ? Quand est-ce que je vais renouveler la science ? Et quand est-ce que je vais écrire quelque chose de profond ? Qu'est-ce que je vais faire sinon si je saute d'un avion à l'autre ? Je vais répéter, répéter, être dans la redondance et me vendre.

Habib

Qu'est-ce que vous préparez en ce moment ? La prochaine publication, ça va être quoi ? Il y a le livre qui va sortir à Beït el-Hikma ?

Sihem

Non, là je dirige. Mais moi, qu'est-ce que je vais écrire ? Là, je suis dans un moment très difficile. Parce que pendant six mois, je n'ai pas écrit en raison de circonstances familiales. Et là, j'ai beaucoup de sujets qui sont dans ma tête. J'ai, en fait, trois sujets essentiels dans ma tête. Quatre, que je voudrais réaliser et que je ne pourrais pas écrire en même temps, mais que je voudrais réaliser si ma santé me le permet, si Dieu aussi me le permet. Et je n'arrive pas à trancher, en fait. Quatre sujets. J'ai bien envie d'écrire un livre sur le vin dans la civilisation arabo-islamique médiévale.

Habib

C'est peut-être indiscret, mais est-ce que vous buvez du vin ?

Sihem

Non, ce n'est pas par conviction religieuse, c'est à dire que je pourrais prendre un apéritif doux, quelque chose de très doux, c'est par santé, parce que j'ai des problèmes de santé en fait, et puis je n'aime pas le goût du vin en général. J'aimerais bien écrire un livre sur le vin, parce que j'ai beaucoup de textes en fait, j'ai beaucoup de textes que je n'ai pas exploités, pour cette simple raison. Et je voudrais aussi l'offrir à mon mari, le dédier à mon défunt mari, parce qu'il me l'avait un jour demandé, il m'a dit pourquoi tu as toute cette littérature, tu as tous ces documents et tu ne les exploites pas. Deuxièmement, j'ai bien envie d'écrire un livre sur l'alimentation et la cuisine en Tunisie, de mon point de vue. Parce que je connais beaucoup de choses, j'ai beaucoup ramassé de choses, collecté pas mal de choses. Ça pourrait être très intéressant si je trouve le temps de le faire et un bon éditeur.

J'ai bien envie d'écrire un livre, c'est un sujet qui me travaille, sur la diversité des cultures alimentaires dans le monde islamique médiéval. Parce qu'on parle toujours de la cuisine arabe. Il n'y a pas de cuisine arabe. Il y a une diversité alimentaire, une diversité de biotopes, une diversité géographique, une diversité historique, une diversité culturelle. Et j'ai bien, bien, bien envie d'écrire ça. J'ai bien envie d'écrire quelque chose sur l'Arabie, qui me permettrait de parler des figures du mangeur arabe. Parce que les études portent toujours sur l'arabe affamé qui mangent n'importe quoi, les serpents, les rats, etc. Moi, j'ai bien envie d'écrire un livre sur les figures du mangeur. Il n'y avait pas que les bédouins qui avaient faim par temps de sécheresse. Mais il y avait des régions agricoles, comme le sud de l'Arabie, comme le Yémen, par exemple, comme le Taïf, comme il y avait des oasis. Et ça me permettrait d'écrire quelque chose sur les figures du prophète Mohamed mangeur. Là, dans ma tête, c'est embrouillé.

Habib

Il y a des textes sur Mohamed, mangeur ?

Sihem

J'ai tout.

Habib

Est-ce qu'il buvait du vin ?

Sihem

Je n'ai pas trouvé de texte sur le vin. Non, c'est prohibé. Il a prohibé le vin. *Haram*, le vin ! Il a vécu avant l'arrivée de l'islam. Mais il n'y a rien qui parle d'avant, pour lui, je n'ai pas trouvé un texte qui parle de lui et du vin.

Habib

Il aimait manger.

Sihem

Alors, oui, il y a cette image de quelqu'un qui ne mangeait rien, qui ne mangeait que le pain d'orge et les dattes, mais il y a des textes où il aimait des choses, où il aimait

certaines choses. Il aimait le *farid*, il aimait un plat de viande, un plat de pain coupé, arrosé de bouillon de viande. Il adorait ça. Du pain qu'on arrose avec la sauce à la viande de chameau. Donc non, je ne vais pas te dire tous mes secrets, mais c'est tout ça, alors je vous pose la question, qu'est-ce que vous préféreriez lire parmi ces quatre livres ?

Habib

Il y a deux livres. Il y en a un que je respecte, le livre que vous voulez faire en mémoire de votre compagnon, malheureusement parti. Parce que c'est un peu intime, c'est un peu privé, donc je respecte. Les deux autres, c'est celui sur la cuisine tunisienne et celui qui tourne autour de Mohamed.

Sihem

Oui, les figures du mangeur arabe, en fait.

Habib

Oui, les deux, j'aimerais bien les lire. Je pense que le dernier me fera beaucoup rire. Et la cuisine tunisienne, j'adore la cuisine et donc, j'aimerais bien.

Sihem

Il faut que je tranche. Parce que quand je finis un projet ou quand je finis un livre, je reste dans un moment de gestation où je ne sais pas exactement. J'aimerais ça, j'aimerais ça, j'aimerais ça. Et je sais que je n'ai pas encore la vie pour faire tout. Mais on verra.

Habib

Il faut toujours un temps entre deux grossesses. C'est inévitable et chacun s'organise comme il peut, surtout comme elle peut. Et après, c'est la vie qui fait le reste. Mais je vais quand même continuer avec cet échange parce que je n'ai pas envie de vous lâcher.

Sihem

Eh bien, ne me lâchez pas !

Habib

Et donc, une question qui me vient à l'esprit, si je vous demandais de placer l'ensemble de vos travaux publiés, ce qui a été publié, rendu public, en trois thèmes différents, ça serait quoi ?

Sihem

Alors, ce que j'ai publié, en fait, ça sera quoi ? L'alimentation. Ma thèse d'État qui est très importante, presque mille pages. Là, je vous ai montré ce livre tout à l'heure. D'abord, l'alimentation. Deuxièmement, le quotidien. Troisièmement, les rites. C'est les trois thèmes.

Habib

Les rites, ça fait partie de l'identité collective ?

Sihem

Ça fait partie de l'identité collective, parce que les rites, c'est collectif. Il y a un rituel personnel, chacun a son rituel personnel, comment il passe sa journée. Mais quand on parle de rite, le rite est un système, qui est un système signifiant, un système symbolique. Et on dit quelque chose par le rite. Et généralement, le rite est collectif. L'homo rituel ou l'homme rituel n'est pas seul. Il doit être dans un dispositif rituel et avec des acteurs. Les rites, c'est collectif.

Habib

Et est-ce que dans une société comme ça, quelqu'un peut décider de sortir du rite ? Est-ce que c'est quelque chose d'acceptable, presque moralement parlant ?

Sihem

On sort du rite, on peut sortir du rite, on peut ne pas accepter des rites. Je peux vous donner un exemple. Par exemple, une femme, un couple qui va se marier, il peut refuser de suivre la ritualité sociale. Qu'est-ce qui l'en empêcherait ? Rien.

Habib

C'est mal vu, comme on dit. Le bien vu et le mal vu.

Sihem

Alors voilà, la société, la famille, comment elle va voir ça ? Une femme qui accouche, elle peut refuser que sa mère lui fasse un *sabaa*. Elle peut refuser. Mais la mère, dans une région, par exemple dans une région rurale, dans un petit village, etc., est-ce qu'elle accepterait ? Elle pourrait accepter. Mais le rite est social. Le rite est un système social.

Habib

D'accord. C'est très indiscret, donc ne répondez pas si ça l'est trop. Je sais que l'une de vos filles a épousé un non-musulman, un non-tunisien, évidemment, quelle a été votre première réaction ? Quand vous avez appris la relation ?

Sihem

Bien, ce n'était pas important parce que nous avons éduqué nos filles dans la liberté de choix de tout. D'abord, nous avons éduqué nos filles dans la mixité. Nos filles ont toujours eu des amis garçons qu'elles ont toujours invités à la maison. Nous avons éduqué nos filles dans leur choix de hobby, dans leur choix vestimentaire, dans leur choix de croyance, dans leur choix d'études et dans leur choix de choisir l'homme de leur vie. Donc, qu'ils soient musulmans ou non musulmans, pour nous, ça ne posait pas de problème.

Habib

Entendu. Je peux l'enlever de l'interview.

Sihem

Non, non, gardez-le, ça fait partie de la femme que je suis. Votre interview n'est pas uniquement une interview sur la scientifique, mais aussi c'est une interview sur moi, la personne.

Habib

Vous êtes une productrice de connaissances.

Sihem

Mais aussi une femme tunisienne, citoyenne, une maman, une femme, une femme ouverte.

Habib

On arrive au bout de l'interview, mais il reste une question que je pose à tout le monde. J'allais dire qu'elle n'a rien à voir avec vous, mais si, c'est quand même à vous que je pose la question. Vous, la femme, la chercheuse, l'intellectuelle, l'enseignante, tout. Comment vous avez vécu les deux dernières années autour de Gaza ?

Sihem

Alors, mal. Mal comme nous tous, mal. C'est très pénible comme situation. Ça a changé beaucoup de choses dans ma vie, même dans mes relations avec certains amis étrangers. C'est un génocide impardonnable. C'est douloureux. Comment j'ai vécu ça ? Comme nous tous, c'est très douloureux. C'est tout ce que je peux dire. Très douloureux.

Habib

Merci infiniment.

Sihem

Je vous en prie. C'est moi.

Habib

Je suis très très heureux de cette conversation. C'est superbe.